

— Monsieur le comte m'a donné sa parole, ainsi que les autres gentilshommes qui lui font compagnie ; alors je leur ai rendu la liberté et ils sont sortis.

Très bien ! et le gentilhomme qui est arrivé en même temps que moi dans l'hôtellerie ?

— Quel gentilhomme ? je n'ai vu personne.

Montbrun réfléchit un instant.

— Prenez garde à maître Grippart, notre hôte, dit-il enfin ; il est rusé comme un renard. Je me trompe fort, ou il joue un double rôle.

— Il n'oserait pas, répondit Jean Ferré...

— Pauvre sot ! reprit-il en haussant les épaules avec un sourire railleur. Savez-vous quel est ce gentilhomme qui est parti à la sourdine, sans dire gare ?

— Comment le saurais-je, monsieur, puisque je ne l'ai pas vu ?

— C'est le comte Hector de Fargis, commissaire extraordinaire de Sa Majesté dans la province de Limosin. Souvenez-vous, Jean Ferré, mon ami, ajouta-t-il en frappant doucement sur l'épaule du Croquant, atterré par cette révélation inattendue, souvenez-vous que nous devons tout voir et tout entendre.

— J'en souviendrai, répondit-il d'une voix creuse.

— Bien, maintenant partons, nous avons de la besogne cette nuit.

Sur ce mot ils quittèrent la salle.

#### IV

#### COMMENT FUT SURPRISE LA VILLE DE GOURDON PAR LES CROQUANTS, ET CE QUI S'ENSUIVIT

Gourdon, qui n'est plus qu'un assez gros village bâti dans une situation pittoresque sur le bord du « Bleu, » charmant cours d'eau au nom poétique s'il en fut, et, je crois, tout possiblement un chef-lieu de canton du département du Lot, était au XVII<sup>e</sup> siècle une ravissante petite ville, servant d'entrepôt à la plus grande partie du commerce de la province de Limosin ; par sa noblesse hautaine et têtue, et surtout par son pèlerinage à Saint-Amadour, et la formidable épée à deux mains pendue par une chaîne de fer dans l'église de son abbaye ; épée que, à tort ou à raison, les habitants soutiennent être l'épée du paladin Roland ; cette formidable Durandal qui enfilait les Sarrasins comme des mauviettes et surtout tranchait, au dire du très-vénérable et très-véridique archevêque Turpin, les montagnes d'un seul coup, ainsi que chacun peu s'en rassurer en visitant les Pyrénées et traversant le pas de Roland près de Roncevaux, de sinistre mémoire.

Quoi qu'il en soit de l'authenticité de cette vénérable relique, si semblable hélas ! à tant d'autres, ce qui est certain c'est qu'elle est encore aujourd'hui pendue dans l'église de l'abbaye de Saint-Amadour, un saint Limousin qui, paraît-il, faisait de son vivant force miracles et a continué, on ne sait pourquoi, à en faire après sa mort.

Cinq ou six jours s'étaient écoulés depuis les événements que nous avons rapportés dans notre précédent chapitre ; la petite ville de Gourdon, d'ordinaire si calme et si tranquille, où, pendant le jour, c'était à peine si deux passants se rencontraient à la fois dans la même rue, et où, bien avant le couvre-feu, tout se faisait sombre, silencieux et solitaire, était en proie à une agitation et à un mouvement réellement étranges.

Bien qu'il fût près de dix heures du soir, les rues étaient remplies d'une foule affairée allant, venant, se heurtant, parlant,

criant, caquetant sur tous les tons de la gamme chromatique, les fenêtres étaient illuminées ; les places et les carrefours envahis par des soldats de toutes armes, bivouquant en plein air.

Ces troupes, au nombre de deux ou trois mille hommes, se gardaient comme en temps de guerre.

Elles avaient établi des postes avancés, des grand'gardes, et placé des sentinelles jusqu'en dehors de la ville.

De nombreuses patrouilles parcouraient les rues ; des estafettes lancées au galop allaient et venaient, entrant et sortant de la maison de ville, où les magistrats se tenaient depuis le matin en permanence, pour expédier des ordres aux chefs des corps disséminés dans les différentes positions.

La maison de ville elle-même, située au centre de Gourdon, sur la place, ressemblait à une forteresse, tant elle était soigneusement gardée.

Dans la matinée du jour précédent, monseigneur le marquis de Cœuvre, gouverneur pour le roi de la province de Limosin, avait fait son entrée dans la ville, à la tête d'un nombreux et brillant état-major. Depuis environ une semaine, les préparatifs étaient faits pour le recevoir dans sa maison de Gourdon.

A peine installé, le marquis, après avoir pris une légère collation, était remonté à cheval, s'était dirigé vers la maison de ville où il était entré en grande pompe. Il avait aussitôt convoqué les échevins et les autres magistrats en conseil extraordinaire et leur avait communiqué des lettres patentes du roi, que le matin même il avait reçues.

Ces lettres patentes avaient sans doute une extrême importance ; car les échevins, en les entendant lire, avaient fait une très-piteuse mine ; leurs traits s'étaient allongés ; plusieurs d'entre eux avaient pâli.

Cependant, rien de ce qui s'était passé dans le conseil n'avait transpiré au dehors, ce qui excitait beaucoup la curiosité, et augmentait le malaise et l'inquiétude générale.

Deux heures plus tard, des troupes avaient commencé à arriver, par petits détachements d'abord ; puis elles augmentèrent progressivement, si bien que vers trois heures de l'après-dîner, plus de trois mille hommes, infanterie, cavalerie et artillerie campaient sur les places, les carrefours, et même dans les rues, menant grand bruit, et installant leurs bivouacs, comme s'ils devaient faire un long séjour.

Alors des corvées furent requises parmi les paysans, les ouvriers et les petits bourgeois : on les arma de pelles et de pioches, et on les employa, sous la direction de plusieurs officiers, à faire des gabions et à élever des retranchements autour de la ville, tandis que des patrouilles de cavalerie parcouraient les villages et mettaient en réquisition forcée les bœufs, les vaches, les moutons, le blé, l'orge, les châtaignes, etc., etc. ; enfin, tous les vivres nécessaires pour approvisionner la ville. De plus, la milice bourgeoise fut convoquée, et ses chefs reçurent l'ordre de se tenir prêts à prendre les armes au premier signal donné par « le gros, » c'est-à-dire la cloche du beffroi.

Les habitants de Gourdon, fort peu au courant de la politique, et ne s'occupant habituellement que des affaires de leur commerce, n'y comprenaient rien à tous ces événements qui se succédaient avec une rapidité vertigineuse. Leur terreur était profonde d'autant plus qu'ils ignoraient tout ce qui se passait hors du rayon dans lequel il gravitaient d'ordinaire ; ils ne savaient à quelle catastrophe subite attribuer ces mesures qui semblaient les menacer de rien moins que d'un siège.

Les choses en étaient là au moment où nous reprenons notre